

EON
COLFER



LE DERNIER
DRAGON
SUR TERRE

Pygmalion 

Le Dernier Dragon sur Terre

Eoin Colfer

Le Dernier Dragon sur Terre

*Traduit de l'anglais
par Jean-François Ménéard*

Pygmalion 

Titre Original :
HIGHFIRE

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2020 Eoin Colfer
© 2020, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-3036-2

Pour Emily et Jo qui ont donné des ailes au dragon.

CHAPITRE 1

Pour dire les choses simplement, Vern ne faisait aucune confiance aux humains. À aucun d'entre eux. Il en avait connu beaucoup au cours de sa vie, il en avait même apprécié quelques-uns mais, en définitive, ils l'avaient tous livré à la foule déchaînée. Raison pour laquelle il s'était retranché dans le marécage de Honey Island, à l'abri du danger.

Vern aimait bien le marécage. Autant qu'il pouvait aimer quelque chose après toutes ces années. Bon Dieu, il y en avait eu tellement, des années, qui s'alignaient derrière lui comme les briques sur la voie que le roi Darius avait tracée en l'an *peu importe combien on s'en fout* avant J.-C. Curieux comme les choses pouvaient soudain revenir en mémoire. Cette antique route perse, par exemple. Il ne parvenait pas à se rappeler ce qu'il s'était passé la semaine dernière, mais maintenant il revoyait une image qui remontait à plus ou moins deux mille ans. Vern avait cuit la moitié de ces briques à lui tout seul à l'époque où il faisait encore un travail d'ouvrier, de temps en temps. Le mécanisme de sa combustion interne avait failli s'épuiser. Sa mue s'était produite avec deux saisons d'avance à cause de cette saloperie de boulot. Ça et son régime alimentaire. En ce temps-là, personne n'avait la moindre idée en matière de diététique. Maintenant, Vern suivait essentiellement un régime

cétogène, riche en graisses, pauvre en glucides, à part ses céréales chéries du petit déjeuner. Le régime keto convenait parfaitement à un dragon, surtout avec sa température interne. Malheureusement, il avait fallu renoncer à la bière, mais il se rattrapait avec la vodka. L’Absolut était sa marque préférée : un peu forte en alcool, mais moins mauvaise pour l’organisme. Et Waxman la lui livrait par caisses.

Ainsi, Vern tolérait le marécage. Ce n’était pas très glorieux, mais, de toute façon, les jours qu’il vivait maintenant n’avaient pas grand-chose de glorieux. Autrefois, il avait été Wyvern, Seigneur du Haut Feu, sur l’Aire du même nom, si toutefois on pouvait croire à l’existence d’une appellation aussi stupide et pompeuse. À présent, il était le roi du trou à merde de Fangeville, Louisiane. Mais il avait vécu dans des endroits pires que ça. Ici, au moins, l’eau était fraîche et les alligators, pour la plupart, obéissaient sans discuter.

Si je vous dis de danser, bande de connards, vous avez intérêt à me montrer un numéro de parfaite synchronisation, leur lançait souvent Vern en beaucoup moins de mots. Et il était vraiment stupéfiant de voir ce que des alligators communs arrivaient à réaliser quand on leur donnait la motivation adéquate.

Il passait donc ses journées dans le bayou et se fondait dans la population locale, en restant sous le vent des groupes de touristes en visite guidée, même s’il y avait des jours où il aurait bien aimé se lâcher et s’offrir en guise de barbecue une barque remplie de ces joyeux crétins. Mais griller des touristes aurait fini par le griller lui-même et ce n’était pas en attirant l’attention sur lui que Vern avait atteint l’âge qui était le sien aujourd’hui. Braquer un projecteur sur soi était un comportement d’imbécile, à son avis. Et son avis était le seul qui comptait – à son avis. Après tout, autant qu’il pouvait le savoir, Vern était le dernier de son espèce. Et si c’était vraiment le cas, il se devait, par considération pour sa lignée, de rester vivant aussi longtemps que possible.

D'ailleurs, en cet instant, il ne ressentait aucune tendance suicidaire. Il en éprouvait souvent, mais le recours à des exercices de pleine conscience l'aidait à lutter contre. On avait tout le temps de méditer quand on se laissait flotter sur les petits cours d'eau tributaires du marécage.

Mais quand même, il y avait de quoi se sentir seul à force d'être le dernier dragon. Vern chassait une bonne moitié de son blues en buvant mais il restait toujours ces nuits de pleine lune qui éclairaient les vaguelettes sur la Pearl River, quand Vern se sentait l'envie de draguer une femelle alligator. Dieu sait qu'elles n'attendaient que ça, séduire le roi. Et une ou deux fois, il s'était risqué à traîner son museau sur les bancs de vase, ce en quoi il ne faut voir aucun euphémisme. Mais il ne le sentait pas. Peut-être les alligators étaient-ils proches de lui sur le spectre de l'ADN, mais quelle que soit la quantité de vodka qu'il consommait, Vern n'arrivait pas à boire suffisamment pour oublier que ce serait tirer avantage d'une espèce moins intelligente. Sans mentionner le fait que les alligators n'avaient pas de personnalité proprement dite et qu'ils étaient plus laids qu'un cul de coyote.

Ils avaient le sang froid. Alors qu'en lui, c'était la fusion.

Ça ne marcherait jamais.

Vern passait ses nuits dans une cabane de pêcheur sur Boar Island, qui avait été abandonnée vers le milieu du siècle dernier. La cabane se trouvait sur un petit bayou adjacent, en retrait par rapport à la rive, et se faisait lentement broyer par les doigts crochus d'une mangrove en forme de poing. Mais cela lui convenait pour le moment et Vern l'avait agréablement aménagée avec un générateur et quelques éléments de base. Il avait un petit réfrigérateur pour que son Absolut reste glacée et une télé avec un tas de chaînes câblées. Plus haut, sur le bayou, Waxman avait installé une connexion avec le monde extérieur et Vern pouvait ainsi s'occuper pendant ses heures nocturnes.

Il s'agissait de survivre et, pour survivre, il fallait avoir un profil ou au contraire ne pas en avoir du tout. Le zéro absolu. Pas de cartes de crédit ou de téléphone portable. Pas d'excursion à Petit Bateau, pas de présence en ligne. Vern avait ouvert un compte sur un réseau social quelque temps auparavant, il s'était fabriqué une fausse identité en prenant le pseudonyme de Draco Smaug, qu'il trouvait plutôt rigolo, mais depuis que Facebook avait lancé un service de localisation, quelques fans du *Seigneur des Anneaux* s'étaient mis à lui poser des questions un peu trop personnelles et Vern avait fermé son compte.

Une bonne leçon.

Depuis, il se contentait de regarder des émissions de télé-réalité et de surfer sur le Net. Toutes les informations dont Vern avait besoin étaient là, il lui suffisait de les trouver.

Mais lui, personne ne pourrait le trouver.

Jamais.

Parce que chaque fois que des humains le découvraient, pour paraphraser Maximus Decimus Meridius dans *Gladiator*, l'enfer se déchaînait.

Et l'enfer, Vern le portait en lui, il pouvait donc y survivre.

Mais les humains qui le trouveraient, eux, n'y survivraient pas.

Squib avait eu un père.

Et en ce temps-là, son père disait des choses du genre :

N'essaye pas de piquer des dollars dans ma poche, Squib, sinon, je te tanne le cuir.

Et aussi :

Tu vois ma bière, mon garçon ? Tu ferais bien de ne pas y tremper tes lèvres, sinon, je te tanne le cuir.

Ou encore :

Pourquoi tu ne t'occupes pas de tes affaires, Squib ? Tu as entendu parler du chat qu'était trop curieux ? Ce chat-là s'est fait tanner le cuir et bien pire encore.

Il n'avait pas fallu longtemps à Squib pour comprendre que, à la fin de tout ce que lui racontait son père, quelqu'un se faisait tanner le cuir et, généralement, le cuir en question était le sien. Squib pensait que c'était sans doute sa faute car il avait du mal à ne pas fourrer son nez dans les affaires des autres.

On est dans un pays libre, se disait-il pour sa défense, alors, les affaires des autres sont aussi les miennes.

Mais son père était parti le jour du treizième anniversaire de Squib car, apparemment, acheter un Optimus Prime à son fils représentait une trop grande responsabilité pour lui et ce qu'il disait n'avait plus beaucoup d'importance, à présent. En réalité, ce père-là n'était même pas son vrai père, quelque effort qu'ait pu faire Squib pour se persuader du contraire. Waxman, qui habitait une maison flottante de l'autre côté de la rivière, disait que le vrai père de Squib avait trouvé ce monde un peu trop lourd pour lui et le type qui l'avait remplacé était un simple pique-assiette qui s'était pointé quand Squib n'était guère plus qu'un Razmokit et que sa sainte mère se retrouvait en plein désarroi. Ce père de remplacement n'était qu'un foutu crétin qui, comme l'affirmait Waxman, racontait n'importe quoi – dans un jargon de bagnard qu'il avait dû apprendre au pénitencier de Louisiane ou dans un quelconque établissement de ce genre, à en juger par les traces d'encre qu'on voyait pointer sous le col de son T-shirt.

— Elodie et toi, vous serez bien mieux sans ce bon à rien, disait Waxman à Squib quand le garçon lui livrait sa marchandise. Tout ce qu'il arrive à lire, c'est ce qui est écrit sur les cartouches de cigarettes. Il n'a fait que profiter de la bonne nature de ta momma.

La plupart du temps, Waxman racontait des conneries de vieux sage du bayou, mais cette fois, il avait mis en plein dans le mille, surtout en ce qui concernait Elodie.

La momma de Squib avait une bonne nature, sans aucun doute. Elle passait des heures à soigner des gens pour deux

dollars de plus que le salaire minimum, puis revenait chez elle retrouver son jeune délinquant. Squib en avait par-dessus les oreilles de ce mot de « délinquant », qu'on lui attribuait souvent dans des bulletins scolaires ou des rapports de police. Parfois, il pensait qu'il ferait bien de réduire d'un cran ses manières de mauvais garçon, pour le bien de sa mère, parce qu'il l'aimait tellement qu'il était furieux contre tous les trous du cul qui lui avaient brisé le cœur. À commencer par son père d'origine, qui avait pris congé dès qu'il avait vu que d'autres personnes comptaient sur lui. Puis contre le Faux Papa, parti après avoir vidé le cœur d'Elodie, comme une sorte de vampire qui se serait nourri d'amour plutôt que de sang. Alors, Squib essayait de se retenir, mais ça ne marchait jamais.

Squib voulait bien admettre que la présence d'un père lui manquait, même un faux, du moment qu'il gardait cette pensée pour lui.

Même si ce père buvait de la bière comme si c'était ça qui le maintenait en vie plutôt que le contraire. Même s'il faisait des raids sur la boîte à café de sa momma pour y prendre de la monnaie qu'il dépensait en tickets de jeux à gratter.

Même s'il essayait de frapper Squib chaque fois qu'il avait bu un coup de trop.

Squib estimait qu'il avait aimé son père, un petit peu, tout au moins. On ne peut pas s'empêcher d'aimer ses parents. Mais ça ne voulait pas dire qu'il ne le haïssait pas aussi. Et quand Faux Papa avait quitté Elodie, sa momma, en ne laissant derrière lui qu'une boîte à café vide et un long chapelet de dettes de jeu qui allait d'ici à La Nouvelle-Orléans et dont les bénéficiaires avaient aisément transféré la responsabilité sur sa concubine, Squib avait haï son père bidon avec l'intensité d'un rayon laser d'une puissance singulière pour un garçon qui n'avait pas encore la moindre trace de duvet sur le menton.

Maintenant, deux ans plus tard, Squib n'avait pas fait beaucoup de progrès côté duvet, mais il avait pris quinze centimètres

et s'était forgé des manières de rebelle qui l'avaient exposé au radar de la police dès l'âge de quinze ans. Il y avait un flic du nom de Regence Hooke qui, un jour au Pearl Bar and Grill, s'était fait humilier devant une salle pleine par la mère de Squib. Depuis, Hooke tenait Squib dans son collimateur et traitait toute plainte contre le mineur comme une affaire personnelle. Squib avait l'impression que, chaque fois qu'il pétait, le vieux Regence allait frapper à la porte en proposant d'«oublier tout ça» pour peu que sa momma lui manifeste un peu de considération.

Connard de Hooke, songeait Squib. *Il ne nous foutra jamais la paix tant qu'il n'aura pas réussi à baiser quelqu'un.*

C'était d'ailleurs Regence Hooke qui lui avait donné le surnom de «Squib», devenu son nom de délinquant. Son véritable nom était Everett Moreau. La première fois qu'il s'était retrouvé au poste, Hooke avait dit en guise de commentaire : «*Moreau*, comme le docteur sur cette île de monstres, tu connais ça, même ? Sauf que toi, tu n'es pas le docteur, tu fais partie des monstres. »

L'incident qui lui avait valu son surnom remontait au temps où son père bidon habitait encore dans la cabane des Moreau. Une nuit, le jeune Everett était parti sur le lac avec l'intention de faire sauter quelques poissons-chats à l'aide d'un bâton de dynamite acheté à un copain de classe dont le père possédait une armoire à fusils. Aucun poisson n'avait été blessé dans l'expérience car Everett n'avait réussi qu'à faire sauter le petit doigt de sa main gauche et l'arrière d'un canoë emprunté pour l'occasion. Regence Hooke l'attendait quand le garçon rafistolé, entravé par des menottes injustifiées, avait été amené au poste de police.

— Alors, il paraît que ce n'était pas terrible, comme explosion, mon garçon, avait-il dit. Plutôt un pétard mouillé.

Et voilà, «pétard mouillé», «Squib» en anglais.

Cette nuit-là, Everett Moreau était sorti de chez les flics avec neuf doigts et un surnom. Alors, quand le moment était venu

pour Regence Hooke de s'en prendre à lui pour se venger de l'humiliation subie, ils se connaissaient déjà. Squib n'était pas difficile à reconnaître, quand il avait les mains en l'air.

Voici Squib Moreau à quinze ans : petit sauvage du bayou, gamin des rues, casse-cou aux yeux sombres et au sang cajun avec une mère proche du désespoir et pas d'avenir à moins d'accepter de travailler dans une usine à créosote ou de porter des briques à Slidell. Plein de rêves mais dépourvu de projets la plupart du temps. Il faisait de son mieux pour rester dans le droit chemin, mais il semblait bien que le droit chemin ne payait pas les factures, même avec ses trois petits boulots et les gardes de nuit de sa mère à la clinique de Petit Bateau et au Memorial Hospital de Slidell.

Mais le changement était en route. Une occasion venait en effet de se présenter à Squib. En cette soirée d'été, avec les moustiques suceurs de sang suspendus au-dessus de la boue du marécage en un nuage semblable à un tissu de gaze, et les cyprès chauves dressés en sentinelles sur les rives de Honey Island, Squib allait passer un marché qui leur permettrait, à lui et à sa mère, de souffler un peu en échappant aux attentions de Regence Hooke dont la cour assidue s'intensifiait. Il se passait rarement un jour sans qu'il trouve le temps de s'arrêter chez les Moreau sous un prétexte à la con pour justifier sa présence au fin fond d'un chemin de terre en cul-de-sac :

Plainte pour tapage ;
Absence injustifiée du collègue ;
Atteinte à l'ordre public.

Et même traversée de la chaussée en dehors d'un passage pour piétons. Bon Dieu ! Tout était bon à prendre. Et toujours avec une bouteille de vin pétillant dans un emballage de glace bleu, sorti du frigo de sa Chevrolet. Le préféré de Momma. De quoi la faire rougir. Ce ne serait qu'une question de temps avant que Regence ne mette le pied dans la

porte. Il n'y aurait plus alors en travers de son chemin qu'un écran antimoustiques. Et on ne pouvait pas arrêter le galop d'un homme comme Hooke avec un simple grillage contre les insectes. Squib savait que sa mère ne s'était pas adoucie envers le flic, loin de là, mais les nuits sont longues dans le bayou et avec Regence Hooke qui pissait tout autour pour marquer son territoire, les autres chiens faisaient gaffe de ne pas s'approcher.

— Regence pourrait nous faire vivre, dit un soir Elodie à Squib, les paupières lourdes après une longue garde à la clinique. Et te remettre un peu sur les rails. Dieu sait que moi, je n'y arrive pas.

Squib savait que sa momma devait être épuisée jusqu'à la moelle, avec un moral au fond du gouffre, peut-être qu'elle avait accompagné un de ses patients préférés dans ses dernières heures sur la terre du Seigneur, pour en arriver à dire que Hooke pouvait être une option à ses yeux. Il savait que la seule raison pour laquelle Elodie Moreau permettrait à un tel trou du cul de classe internationale de franchir le seuil de la porte serait de mettre un terme à la course de Squib sur le chemin de la délinquance et il se sentait responsable de cette situation. Parfois, dans ses rêves, il voyait le constable Hooke dans une sorte d'étreinte avec sa mère, en train de l'embrasser et tout le reste, et il se réveillait couvert d'une sueur froide qui n'avait rien à voir avec la chaleur du bayou.

Aussi, sans doute pour la centième fois, Squib se jura-t-il de marcher droit : il s'en fit le serment avec ferveur, et il faut lui reconnaître qu'à ce moment-là, les mots qu'il prononçait étaient pour lui paroles d'évangile. Mais il était faillible, en vertu de sa jeunesse. Au bout d'une semaine tout au plus, Squib avait recommencé à sécher les cours.

C'est tout moi, ça, se dit-il, je ne réussirai jamais à changer.

Et ainsi, quand les vacances scolaires étaient arrivées, il avait approché Willard Carnahan au Pearl Bar. Carnahan était sans

doute le seul homme de Louisiane qui connaissait les marécages mieux que Squib lui-même et le garçon avait offert ses deux mains et son dos solide au trafiquant du bayou. Un galop d'essai lui fut proposé et c'était ce soir même que Squib devait se lancer dans son apprentissage.

Juste pour l'été, s'était dit Squib. Et juste de la gnôle et des cigarettes. Peut-être des pièces détachées. Pas de drogue, ni d'êtres humains. Je me ferai assez de fric pour payer nos dettes et peut-être nous trouver un endroit en ville. Loin de Hooke et de la réputation qu'a laissée Papa Bidon.

Et donc, Squib sortit en douce dans le marécage sans prendre la peine de donner le moindre détail à Elodie, qui assurait une garde de nuit à la clinique et l'aurait enchaîné à un tuyau si elle avait su avec qui il fraternisait.

À moins de trois mètres de la cabane des Moreau, il lança sur l'eau la pirogue en contreplaqué marine qu'il avait fabriquée lui-même, avec quelques conseils de Waxman, mais décida de ne pas mettre en marche le moteur longue queue fixé à l'arrière. *Tout va changer, ce soir*, pensa-t-il, tandis qu'il pagayait en suivant la ligne des joncs dans sa petite pirogue à fond plat, sur l'eau couverte d'une boue lisse filtrée par les digues.

J'ai mis un T-shirt noir et j'ai un paquet de viande séchée en cas d'urgence, pensa le garçon aux neuf doigts. *Rien ne peut foirer.*

Regence Hooke était sans aucun doute un personnage haut en couleur. Il n'y avait guère de délit auquel il n'ait pris part ou sur lequel il n'ait fermé les yeux, à un moment ou à un autre. On peut dire sans grand risque d'erreur qu'il n'était pas arrivé là où il était en allant régulièrement à l'église ou en préparant des biscuits maison à destination de l'Afrique. Hooke avait atterri dans la police en passant par l'armée et il s'était retrouvé dans l'armée parce qu'il pensait que c'était préférable à un

établissement pénitentiaire. Il n'avait pas eu d'autre choix, à l'époque. Lorsque, à dix-huit ans, il avait comparu devant un juge du comté de Miami-Dade, le greffier avait dû prendre une profonde inspiration avant de lire la liste des charges retenues contre lui et qui comportait, sans être exhaustive :

Association de malfaiteurs, fraude postale, fraude électronique, menaces, subornation de témoin, vol de voiture, vol de *Grand Theft Auto* (téléchargement illégal), possession de stupéfiants avec intention de les vendre, coups et blessures et entrave à l'exercice de la justice.

Le juge répondit à cette litanie en laissant échapper un « Par la croix du Christ, mon garçon », qui le plaça en position d'outrage à son propre tribunal, et présenta à Regence l'alternative suivante :

Option A : l'armée ;

Option B : l'Établissement correctionnel de Baker.

Regence choisit l'option A, son dossier fut scellé pour ne pas apparaître sur son casier judiciaire, il signa, s'embarqua, tua une ribambelle de gens et revint une vingtaine d'années plus tard avec une tonne de médailles, puis traversa trois États vers l'ouest pour s'installer à Petit Bateau, Louisiane, qui accueillit à bras ouverts l'ancien combattant décoré, sans avoir la moindre idée des péchés nombreux et variés qui entachaient son passé.

À présent, âgé d'un peu plus d'une quarantaine d'années, il était constable dans ce minuscule territoire et conduisait sa propre voiture dans une totale impunité. Regence avait du mal à croire que la vie soit devenue aussi rose pour lui. Son père lui avait toujours dit : « Il arrive toujours de bonnes choses aux gens vertueux », et Regence considérait chaque dollar malhonnête qu'il fourrait dans son portefeuille comme un grand « va te faire foutre » adressé à son père mort, car on pouvait être sûr et certain qu'il n'avait jamais été vertueux.

La principale source des dollars douteux de Regence venait des petits boulots que lui confiait Ivory Conti, qui était l'agent

pour La Nouvelle-Orléans du cartel de Los Zetas. Ivory payait des dizaines de flics corrompus, mais Regence était très vite sorti du rang en raison de sa nature indéfectible et de son empressement à transporter de l'autre côté du pont qui traversait le lac Pontchartrain tout ce qui pouvait entrer dans le coffre de sa Chevrolet Tahoe. Regence se fichait éperdument de ce que les hommes d'Ivory pouvaient bien mettre là-dedans, du moment que rien ne coulait, suintait ou ne donnait le moindre indice d'un transport illicite.

Le soir où commence notre histoire, Regence rangea la Chevrolet dans le parking du chantier naval de Bodi Irwin et prit place à bord de son précieux cabin-cruiser pour remonter la Pearl River jusqu'au lieu de rendez-vous fixé à un type qui avait fait une grave connerie sur le territoire d'Ivory.

Il était malheureux qu'une telle rencontre doive avoir lieu car le type avec qui il allait parler était très utile – unique même. Mais en même temps, faire ce boulot pour Ivory voulait dire qu'il allait franchir un cap et franchir un cap se traduirait par un coup de pouce vers des revenus bien supérieurs aux habituels 2 400 dollars par mois.

Alors, va te faire foutre, Papa, pensa Regence et il lança son bateau sur la rivière, la proue en aluminium de l'*Elodie* traçant un sillage parmi les algues.

L'Elodie.

En hommage à l'ange qui avait pour fils cet avorton de Squib Moreau.

C'était quelque chose qui allait l'attirer vers lui, il en était sûr.

Regence se connaissait assez bien lui-même pour se rendre compte qu'il était en passe de tomber dingue de cette fille cajun. « Fille ? » Bon Dieu, non, c'était une femme pleinement adulte, qui avait dépassé sa date limite de consommation et n'avait pas grand-chose pour elle, à part son crétin de fils que Hooke considérait plus comme un handicap qu'un avantage.

Ne te laisse pas accrocher, fils, se dit-il. Au bout de la route, tu finirais par en baver.

Mais Regence ne pouvait contrôler son attirance pour elle et ce n'était pas seulement physique. Hooke avait plein de cabanes à putes qu'il visitait régulièrement. Son intérêt pour Elodie se situait plus sur le long terme.

Elle devrait s'estimer heureuse qu'un gars comme moi daigne fixer son regard sur elle, pensait plusieurs fois par jour le constable Hooke, ce qui ne diminuait en rien l'irritation qu'il éprouvait en voyant comment évoluaient ses efforts de séduction. Il était suffisamment intelligent pour saisir l'aspect psychologique de la situation, sa psychologie à lui étant qu'il désirait plus que tout ce qu'il n'arrivait pas à obtenir, tout en sachant qu'aucune psychologie au monde n'atténuerait jamais ses besoins.

Peut-être que si elle ne m'avait pas humilié en public... En me regardant de haut comme si j'étais un rat des marais sorti de la vase.

Regence avait déjà été rejeté par des femmes, mais il avait souvent constaté qu'un changement d'approche pouvait inverser la situation, par exemple à quatre heures du matin dans une ruelle sombre. Un jour, il n'avait même pas eu besoin de parler, il avait simplement sifflé un peu faux et penché la tête sur le côté.

Mais Elodie... Elle était plus solide que ça. La façon dont elle l'avait rabaissé au Pearl Bar, la première fois qu'ils s'étaient vus en dehors du poste de police. Penchée sur une grande tasse de café, quand il était entré, elle portait encore sa blouse d'infirmière en revenant du travail. *Elle a l'air vannée, peut-être qu'elle a baissé ses défenses.* Il s'était alors approché d'elle d'un pas nonchalant et lui avait lancé : « Salut, ma jolie. Vous vous souvenez de moi ? Je suis le constable Hooke, comme un crochet, et justement, j'aimerais bien vous prendre dans mes crochets. »

C'était ringard au possible, mais Regence n'avait pas l'habitude de se donner beaucoup de mal pour faire sa cour. En général, quelques bonnes vieilles formules bien banales suffisaient. Mais pas cette fois-ci. Elodie souleva sa tête comme si elle pesait une tonne avec tous les soucis qu'elle contenait. Elle le fixa de ses yeux couleur chocolat et répondit d'une voix un peu plus sonore qu'il n'était nécessaire devant la foule des clients du petit déjeuner. En disant : « Constable, j'ai passé la nuit à ramasser la merde d'un vieillard dans une poche hypoallergénique et je suis prête à faire ça pendant le reste de ma vie plutôt que de laisser un seul de vos crochets s'approcher de moi. »

C'était sans réplique, aucun doute là-dessus. Les clients du Pearl se tenaient les côtes et Regence quitta la salle avec une forte rougeur sur la nuque. Elodie avait dit des choses plus aimables par la suite, mais Regence sentait toujours cette brûlure sous le col de sa chemise.

CHAPITRE 2

Squib se sentait souvent injustement traité, côté chance. Les autres avaient toujours *un peu* de chance, un os à ronger que leur lançait Mère Nature. Le seul bienfait dont Squib bénéficiait était assez répandu chez les Cajuns, c'était que les maringouins n'avaient jamais eu le béguin pour lui. Peut-être était-ce dû au sang français qui remontait loin en arrière, mais les origines caribéennes avaient sans doute une part plus importante dans cette particularité. Squib ne comprenait pas comment quelqu'un pouvait simplement tolérer de se trouver dans le bayou après le coucher du soleil avec tous ces moustiques qui vous arrachaient des bouts de chair. Le matin, on voyait se promener des touristes couverts de marques comme s'ils avaient été torturés. Le genre Guantanamo. Rien de mieux pour rendre beaucoup moins cool le tatouage d'un crétin d'étudiant qu'une douzaine de cloques bien infectées. Squib récoltait tout juste une poignée de piqûres chaque saison et encore, c'était généralement le fait d'une zironnelle un peu excitée – libellule, en cajun.

Voilà donc en quoi consistait sa chance.

Une peau sans tache.

Difficile d'organiser sa vie autour de ça, à moins de se faire repérer en train de glander au centre commercial par un type

d'une agence de mannequins. Mais ça ne risquait pas d'arriver. Squib ne *glandait* jamais à proprement parler. Il était de ceux qui n'ont pas assez de vingt-quatre heures dans une journée. Toujours au travail pour ramasser un peu de fric.

Au moins, sa peau de Cajun lui permettait d'être plus tranquille pour installer ses pièges à écrevisses. Squib remontait la rivière en direction de Honey Island et mettait à flot une demi-douzaine de cages près des nénuphars autour desquels elles pouvaient se trouver puis il passait quelques heures à traîner sa balance à écrevisses jusqu'à ce que ses pièges soient pleins à craquer. Au cours de toutes ces années de pêche, Squib n'avait été mordu qu'une seule fois, et pas par un moustique mais par un mocassin qui s'était pris dans une cage. Le serpent devait être à court de venin car le garçon n'avait souffert que d'une cloque qui s'était formée autour de la marque des crochets.

Ce soir, j'ai un plus gros poisson en vue, songea Squib qui devenait grandiloquent. *Une vie de délinquance.*

Squib savait qu'il enjambait une sorte de seuil et qu'il ne pourrait plus revenir en arrière, mais Regence Hooke était un démon coiffé d'un chapeau à gland, qui avait fixé son viseur sur Elodie Moreau et c'était à lui, Squib, qu'il appartenait de leur offrir un peu de distance.

Peut-être que si on habite au milieu d'un lotissement avec plein de témoins, Hooke finira par se calmer et laisser tomber.

Le raisonnement faussé de Squib reposait sur la perception qu'un enfant peut avoir d'un homme maléfisant. Il ne savait pas encore que des spécimens tels que Regence Hooke ne se calment jamais. Ils s'énervent, au contraire.

Les seuls moments où Hooke s'apaisait, c'était quand il avait une plaquette de Bensedrine, une bouteille d'Old Forester et une pute à la porte.

Quant au futur patron de Squib, voici comment on pouvait le présenter dans les grandes lignes : Willard Carnahan, fournisseur de toute marchandise, légale ou illégale. Il n'y avait

personne au-dessous de Carnahan, d'après ce que savait Squib. Une histoire circulait selon laquelle Willard avait récemment cogné, dans le Quartier Français, un petit dealer local qui avait fini dans le coma. À propos d'une dose de coke qui s'était révélée être du talc pour bébé et s'était changée en cailloux dans ses narines. Depuis, Carnahan ne pouvait plus traverser le pont du Twin Span à cause des représailles que lui préparaient les patrons du dealer, à La Nouvelle-Orléans. Willard était un marin du marécage : il était capable de naviguer sur la Pearl River sans jamais frôler le moindre écueil. Dans la journée, il promenait des touristes sur un bateau et la nuit, il menait ses propres affaires dans le réseau des petits affluents alentour – il aurait pu le faire les yeux fermés en cas de besoin. Carnahan possédait sa propre distillerie, ce qui était parfaitement légal tant qu'on ne s'en servait pas pour fabriquer du tord-boyaux de contrebande. Officiellement, il distillait de l'eau, mais en fait il s'adonnait à l'éternel trafic qui fournissait de la gnôle aux miséreux du bayou, rendus aveugles par l'alcool frelaté. Le bureau du shérif, à Slidell, prenait son dû, caché dans une cruche, et personne n'y trouvait rien à redire. Mais ces cruches d'alcool étaient lourdes et Squib pensait que Carnahan aurait bien besoin de quelqu'un pour les porter, quelqu'un qui connaissait le marécage presque aussi bien que lui.

Ils s'étaient fixé un rendez-vous tard le soir sur le vieux quai de Honey Island. Squib se disait que, s'il faisait ses preuves, il aurait le droit de prendre la marchandise sur le propre quai de Carnahan, mais ce soir, c'était une mise à l'épreuve.

Au cas où je serais un indic des stup', pensa Squib qui guettait l'arrivée de Willard dans sa pirogue planquée parmi les massettes, sur la rive ouest, là où l'eau ruisselait sur les couches d'ardoise de l'île.

La vue était parfaite, avec le clair de lune qui se reflétait sur les feuilles des cyprès chauves et Squib aperçut Carnahan,

debout au bord de l'eau, dans son jean serré et son débardeur. Mais il n'était pas seul. Il y avait deux personnes sur le quai : Carnahan, avec ses cheveux négligés dans le style Twisted Sister, et un grand type qui avait une carrure de réfrigérateur. Le grand type était Regence Hooke, aucun doute là-dessus.

Putain, qu'est-ce que c'est que ça ? pensa Squib. *Qu'est-ce que peut bien foutre Hooke avec un voyou comme Carnahan ?*

À cette distance, il lui était impossible de savoir ce qui se passait – Hooke pouvait tout simplement interroger un suspect, mais Squib en doutait. Regence Hooke n'était pas le genre de type qui avançait à visage découvert et surtout pas au milieu de la nuit.

Entre Squib et les deux types louches qui se trouvaient sur la rive opposée, il y avait une trop grande étendue de bayou pour qu'il puisse entendre quoi que ce soit, mais il allait y remédier. Si quelqu'un avait voulu pointer le doigt sur le moment exact où les choses allaient basculer cul par-dessus couilles, ce moment-là était imminent.

Il faut que je me rapproche, pensa Squib. *Peut-être que je pourrai récolter des renseignements utiles sur Hooke au cas où j'aurais besoin d'une carte Sortez-de-prison.*

Le moment était donc arrivé qui allait changer le cours de la vie du jeune Everett Moreau. Squib s'appêtait à commettre la faute majeure de tous ceux qui surveillent, espionnent, traquent, partout dans le monde, en oubliant ce principe : ne jamais apparaître sur l'image. Toujours rester à l'écart de ce qu'on espionne, ne jamais troubler l'eau avec sa propre personne.

Dans le cas précis de Squib, les eaux étaient déjà bien troubles mais le jeune garçon fonça droit devant et les troubla davantage. Il releva son hélice et pagaya en direction de Honey Island, ne prêtant aucune attention aux grenouilles taureaux dont les coassements avaient valeur d'avertissement.

Sa pagaie effleura le dos bosselé d'un alligator, mais Squib continua d'ignorer les mises en garde, étant à l'âge où chaque idée qui lui venait en tête apparaissait comme la meilleure de l'univers. Il poursuivit son chemin, le torse penché en avant, le plus bas possible, regrettant de ne pas avoir un quelconque produit de camouflage pour enduire son visage et ses bras. Lui-même ne possédait rien de semblable, mais sa mère avait toutes les crèmes du monde et il était sûr et certain qu'un de ses pots aurait dû faire l'affaire. Mais trop tard pour se tracasser à ce sujet. De toute façon, il n'avait aucun don de voyance et jamais il n'aurait pu prévoir qu'une telle rencontre se produirait.

Il ne lui fallut pas plus d'une demi-douzaine de coups de pagaie pour propulser la pirogue à travers le bayou, jusqu'à la digue de Honey Island qui se dressait au-dessus de l'eau. Squib attrapa une poignée de massettes et tira, son embarcation glissant à couvert des roseaux et des racines. La manœuvre tout entière ne fit pas plus de bruit qu'un murmure et Squib se félicita de son approche sournoise en pensant que, dans une autre vie, il aurait pu appartenir aux Forces spéciales ou être un de ces ninjas qui affectionnent les chaussons noirs et les bandeaux autour de la tête.

Hooke et Carnahan continuaient de bavasser et, à présent, Squib parvenait à saisir des bribes de conversation. Il entendit Hooke dire : « Je n'ai jamais vu le moindre signe extérieur, à part un renflement au milieu... »

Ce qui pouvait se référer à n'importe quoi, depuis le père Noël jusqu'à un indic de la police.

Quelques secondes plus tard, Willard Carnahan déclara : « Ce n'était rien comparé à ce gars que j'ai rencontré à Slidell. »

Ce qui était encore plus vague, à part la référence à la principale ville du comté.

Cet échange inoffensif dura une éternité, ou en donna tout au moins l'impression, et Squib commençait à douter que

quelque chose d'utile puisse résulter de sa séance d'espionnage. Avec le bruissement des roseaux et ces putains d'insectes qui commençaient à faire leur raffut nocturne, il n'arrivait pas à suivre la conversation d'un bout à l'autre et ce qu'il entendait ressemblait aux habituelles conneries qu'on raconte dans les bars.

Willard : « Je suis sérieux, constable. Ce connard m'a regardé avant que j'ouvre son... »

Regence : « Je te jure, mon garçon, Maman Hooke faisait un truc avec deux vers de terre... »

Tout cela n'était que bavardage inutile et donc, l'un dans l'autre, son grand projet se révélait un jeu bidon. Et Squib estima qu'il ferait aussi bien de lever le camp et de rester planqué jusqu'à ce que Regence reprenne son bateau.

Je vais me glisser un peu plus près, décida-t-il finalement. *Je leur donne cinq minutes et après, merde, je me barre.*

Squib rampa du fond de sa pirogue jusqu'à la rive proprement dite, en pensant que, de sa vie, il ne pourrait guère tomber plus bas. Il ondula comme un serpent à travers les roseaux et s'avança le plus lentement possible derrière les deux rôdeurs nocturnes, avec l'espoir qu'il n'allait pas se faire littéralement mordre aux fesses par un de ces connards de serpents.

Il contourna une souche d'arbre juste au moment où un rat des marais de la taille d'une pastèque s'éloignait dans la végétation d'un pas nonchalant. Le rat lui lança un regard du genre « tu as de la chance que je n'aie pas faim » avant que son arrière-train disparaisse et Squib fut tellement secoué qu'il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir que la conversation Hooke-Carnahan avait pris un ton nouveau. On aurait dit que la température s'était refroidie dans leurs relations.

Je devrais prendre une photo, pensa Squib, et il tira son smartphone de la poche étanche du jean en tissu camouflage qu'il mettait pour travailler. Comme c'est souvent le cas, les choses

auraient tourné beaucoup mieux s'il l'avait gardé dans son pantalon.

* * *

Hooke se demandait s'il n'y aurait pas un moyen d'éviter que le couperet ne tombe sur Willard.

Je pourrais simplement laisser cet imbécile s'en aller librement. Lui dire de se raser la tête et de s'acheter un costume. De se faire appeler Wilbert au lieu de Willard. Ivory ne s'apercevrait de rien.

Mais Carnahan était un de ces types trop idiots pour comprendre le concept de *conséquences*. Tôt ou tard, il ouvrirait sa gueule dans le Quartier Français en se vantant d'avoir échappé aux repréailles d'Ivory et ce serait Hooke lui-même qui se retrouverait dans la même merde que Willard.

Putain, pensa-t-il, je n'ai pas le choix.

Hooke avait accepté ce boulot en imaginant qu'il aurait un peu de marge de manœuvre en cours de route, mais maintenant que, pour ainsi dire, il arrivait au bout de cette route, il voyait bien qu'il ne pouvait rien faire d'autre que d'accomplir la mission et ensuite trouver un moyen de remplir le trou laissé par Carnahan dans ses projets.

Car Hooke avait de grands projets qui allaient un peu plus loin que de passer son temps comme flic dans ce trou perdu. Il avait fixé ses petits yeux avides sur toute l'organisation d'Ivory qu'il avait l'intention de renforcer et d'étendre vers le nord, au Canada, en laissant complètement tomber l'Amérique du Sud.

Il avait laissé filtrer quelques éléments de son grand projet car il avait besoin que Willard vérifie si ses théories pouvaient être mises en pratique et c'était justement le sujet que le trafiquant abordait à présent.

— J'ai parlé à mon gars au relais des routiers, dit-il. Il n'y a aucune limite au nombre de chauffeurs qu'il peut nous amener. Les mecs d'Ivory s'emmerdent à mourir, ils n'ont que les

putes des stations-service pour se distraire. Ils sont prêts à transporter n'importe quoi, de la came ou des flingues. Ces types-là s'en foutent, du moment qu'on les paye.

— Ça, c'est bien, dit Hooke, vraiment bien, Willard. Tu as écrit leurs noms ?

— Oui, bien sûr, comme vous me l'aviez demandé.

Willard tendit à Hooke un ticket de caisse froissé au dos duquel il avait griffonné des noms.

— Je dois le reconnaître, Willard, reprit Hooke en glissant la liste dans sa poche, tu es vraiment à la hauteur.

Carnahan reçut le compliment avec des yeux qui brillaient comme ceux d'un chiot qu'on caresse.

— Merci, partenaire. Alors, quand est-ce qu'on s'attaque à Ivory ?

— Bientôt, fiston, répondit Regence. Il a fallu que je me renforce de mon côté. J'ai surveillé un peu G-Hop et je me suis trouvé quelques frères. Il n'y a que deux possibilités.

— Et vous vous êtes fixé sur les armes ? Pas de drogue ? La drogue, c'est ultra-léger et les flingues, ultra-lourd.

Hooke avait étudié cette question pendant des mois, et il était content d'avoir l'occasion de partager ses vues avec quelqu'un qui n'irait pas bavarder dans un bar.

— Écoute-moi bien, Willard, dit-il. Je vais t'exposer toute notre philosophie. Les ventes d'héroïne sont en baisse, d'accord ? La cocaïne ne coûte pas cher et n'importe quel connard sur deux jambes peut en vendre aujourd'hui. Tous les gangs. Bientôt, les Mexicains n'auront plus besoin de nous. Ils ont leurs propres équipes de ce côté-ci de la frontière. Les Albanais, les Russes, les Porto-Ricains, les Irlandais – même les Canadiens ont des gangs maintenant. À cause du bacon canadien, on les appelle le gang des Frères Bacon – tu parles d'un nom. Alors, très vite, personne n'aura plus besoin de la filière à drogue d'Ivory. N'importe quel voyou avec un sac à dos pourra

devenir une mule. Le train est passé, même si Ivory n'a pas encore compris.

— Si cette putain de filière est devenue inutile, à quoi ça servirait de la reprendre ? s'exclama Willard.

— La *filière* elle-même n'est pas inutile, rectifia Hooke. Une filière est toujours utile. Même le produit est utile pour l'instant. Mais il faut qu'on diversifie.

Willard joua le rôle qui lui revenait dans la discussion en demandant :

— Ouais, mais diversifier dans quoi ?

— Diversifier dans le célèbre Deuxième Amendement à la Constitution, répondit Hooke avec un salut militaire. Le droit de porter des armes.

— On l'a déjà, ce droit-là.

— Dans certains États plus que d'autres, fit remarquer Hooke. La Californie n'est pas si coulante. Dans l'État de New York, il est presque impossible de décrocher un permis de port d'arme. Dans le New Jersey, le Connecticut, même à Hawaï. Et tous ces bons mâles américains bien virils pleurent pour avoir des armes. Or, s'il y a quelque chose que je connais bien, Willard...

Carnahan acheva sa phrase :

— C'est les armes, dit-il.

— Exactement. Tu les achètes à bas prix en Louisiane et tu les vends très cher en Californie. C'est comme ça que marche le monde. Crois-moi, la NRA ne tiendra pas éternellement contre les mecs de gauche. Et ce qui est encore mieux, c'est qu'on reste à l'intérieur du pays. Pas besoin des têtes brûlées sud-américaines.

— Je comprends, dit Carnahan. Comme ça, on a une organisation nationale.

Hooke claqua des doigts.

— Une organisation nationale. Vive l'Amérique !

— Vous avez tout prévu, constable, dit Willard. Ça ne peut pas rater.

Hooke glissa alors une main dans la poche de son blouson et la température se rafraîchit.

Squib était bien installé, à présent, fier comme un pou dans la boue du marécage, son smartphone braqué sur Hooke et Carnahan. Apparemment, la partie copain-copain de la soirée était terminée. La rigolade et les claquements de cuisse étaient en nette diminution.

— Le problème, maintenant, Willard, disait Hooke, c'est cette branlée que tu as filée à ce type de La Nouvelle-Orléans.

Carnahan éclata de rire et Squib vit ses dents briller en noir dans la vision nocturne de son smartphone.

— On n'en a rien à foutre, de ce même, Regence. Cette merde qu'il m'a vendue était vraiment de la merde. Vous comprenez ? Une saloperie de talc pour cul de bébé. Mes sinus étaient nases pendant une semaine. Ils sont même toujours nases. Le matin, quand je me réveille, j'arrive à peine à respirer. C'est pas une façon de faire du commerce.

Hooke sembla augmenter de volume, comme s'il laissait sortir de lui le véritable Regence.

— L'ennui, fiston, c'est que ce même que tu as démolé, tu lui as bousillé la cervelle et ils ont fini par le débrancher. Sa mère a été obligée de signer l'autorisation. Tu t'imagines ?

Des deux mains, Carnahan s'ébouriffa les cheveux qui se dressaient maintenant en mèches verticales.

— C'est terrible, Regence. Putain, c'est vraiment terrible. Mais ce même n'arrêtait pas de faire de la pub pour sa came, il me garantissait qu'elle était *com-plè-te-ment* pure, et tout un tas de conneries de ce genre. On ne peut pas arnaquer les clients et croire qu'on va s'en tirer comme ça.

Hooke passa un bras autour des épaules de Carnahan, comme un ours qui aurait serré un daim contre lui. Généralement, le

daim sent qu'il va être au menu, mais Willard Carnahan devait se croire indispensable.

— Je ne devrais même pas payer pour avoir une dose, reprit Willard, qui ne se doutait toujours de rien. Avec toute la came que je transporte pour vous. Mais j'étais d'humeur à faire la fête, vous comprenez, alors j'ai mis la main à la poche pour sortir un peu de mon fric durement gagné. Et qu'est-ce qu'il fait, ce connard ? Il me vend de la daube. À moi ! Moi, le pilote de la coke.

— Ce n'est pas faux, ce que tu dis, répondit Hooke qui tordit un peu la bouche comme s'il prenait vraiment en considération l'argument de Carnahan. Mais tu comprends, le même était le neveu d'Ivory. Il essayait de se prouver quelque chose. Il n'était même pas censé se trouver dans ce coin-là. Le jeune Vincent aurait dû être en train de potasser ses bouquins.

Il y avait là beaucoup d'informations, et même très détaillées, comme si Hooke les avait apprises à la meilleure source.

— I... Ivory ? Pu... putain, Ivory ? dit Carnahan en trébuchant sur les mots. Je ne savais pas ça, constable. Comment j'aurais pu le savoir ? *Ivory* ? Le type avait l'air d'un simple connard d'Italien qui essayait de fourguer du talc pour bébé au coin d'une rue, d'après ce que je voyais. J'ai quand même un certain crédit avec Ivory, non ?

Les doigts de Hooke s'enfoncèrent dans l'épaule de Carnahan.

— Mon pauvre garçon, tu l'as complètement bouffé, ton crédit, et aussi la moitié du mien.

Squib était à peine plus qu'un même, mais il voyait ce qui s'annonçait. Il allait avoir un moyen de pression beaucoup plus considérable qu'il ne l'aurait voulu. Ce genre d'information aurait poussé n'importe qui à se faire volontairement lobotomiser pour qu'on lui enlève ce souvenir de la tête et qu'il ne puisse jamais en témoigner.

— Je suis le pilote, constable, dit Willard. Personne ne peut naviguer dans le marécage aussi bien que moi. Je n'ai pas perdu un seul paquet depuis qu'on a ouvert la filière. Pas un seul putain de gramme.

— C'est vrai, fiston, reconnut Hooke, une expression véritablement douloureuse sur son visage. Moi aussi, ça me pose des problèmes parce qu'il va falloir que je forme quelqu'un d'autre à ta place.

Willard avait un argument de plus dans sa manche.

— Mais on a des *projets*, Regence. On est *partenaires*.

Regence soupira.

— On l'était, c'est vrai, dit-il. Jusqu'à ce que tu massacres le neveu d'Ivory. Je ne peux pas résister à la pression. Mon plan n'a pas encore fait ses preuves en cas d'ennuis.

C'était comme si une brume de réalité venait de descendre sur Carnahan et l'espoir le quitta. Il s'affaissa sous la main de Hooke comme une baudruche percée et donna l'impression qu'il allait s'effondrer sur place, mais le constable le maintint debout.

— Allez, fiston, dit Regence. Tout le monde doit payer son addition.

Hooke sifflota quelques mesures de la « Sonnerie du réveil ».

— Tu comprends, mon garçon ? Et dans ton cas, l'addition, c'est moi qui l'encaisse.

À plat ventre dans la boue du marécage, avec des écrevisses et Dieu sait quoi d'autre qui mordillait ses lacets, Squib vivait un moment digne du Chemin de Damas. Rien à voir avec Dieu – il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à Dieu ou à ses adeptes. Non, la révélation de Squib était physique et concernait sa propre mortalité. Il n'était pas idiot. Il savait qu'en théorie, il devrait mourir un jour ou l'autre, dans longtemps. Mais pour lui, comme pour la plupart des gens de son âge, ce n'était que ça : une théorie. Et puis Squib avait cette idée que

quand son heure serait venue, le problème de la mort dans son ensemble aurait été résolu par les scientifiques.

Mais ici, sur la rive d'un bayou plein de vase, avec la lueur de la lune, semblable à un dollar d'argent, qui projetait sa clarté sur un homme mort encore debout et celui qui s'appêtait à le tuer, Squib sentit s'ouvrir devant lui le vide béant de sa propre mort. Il savait avec une totale certitude que, s'il trahissait sa présence, Regence Hooke en finirait avec lui sans verser une goutte de sueur.

— Oh, constable, dit Carnahan. Nous sommes partenaires, non ? On doit pouvoir trouver une solution.

— Pas du tout, répliqua Regence Hooke qui porta un doigt à sa casquette pour saluer, comme un bon garçon bien poli. Maintenant, écoute-moi. Il y a une mère célibataire à Petit Bateau qui attend que je vienne lui écarter les cuisses, alors il faut que j'en finisse très vite. Tu comprends ?

Carnahan soupira, pas vraiment dans le même registre. Ce qui l'intéressait, lui, c'était son propre sort.

— Oui, bien sûr. Vous allez baiser cette fille, c'est ça, constable ?

— C'est ça, fiston, répondit Hooke.

Il retira sa main de la poche de son blouson. Deux de ses doigts serraient les empreintes d'un manche de couteau de chasse à crochet. D'un mouvement du pouce, il fit sortir la lame et cisaila le ventre de Carnahan, sous la cage thoracique. La lame tire-boyaux trancha la chair en dessinant une entaille en forme de « W ».

Willard fut secoué de quelques soubresauts.

— Vous êtes dur, constable. Vous venez de me tuer, c'est ça ?

Hooke essuya son couteau sur le débardeur de Carnahan.

— Oui, fiston. C'est ce que j'ai fait. Avec mes regrets les plus sincères.

Et il expédia Carnahan dans la Pearl River comme s'il le vidait d'une discothèque.

Willard Carnahan bascula dans le bayou et la surface spongieuse, semblable à un tissu de mousseline, supporta ses soixante-huit kilos presque sans une éclaboussure. La blessure était si dévastatrice que les entrailles de Carnahan jaillirent de son ventre. Presque immédiatement, les créatures tapies au fond de l'eau repérèrent ce foisonnement inattendu de tendons et de sang et entraînèrent l'homme avec elles. Willard n'avait quasiment plus de forces et ne put que lorgner vers les roseaux, aspirant autant de vase que d'air par sa bouche grande ouverte. Carnahan n'avait plus en lui qu'un tiers de vie et rien de ce qu'il aurait voulu n'était plus possible. Regarder le monde s'éloigner comme au travers d'un télescope était à peu près tout ce qu'il pouvait encore faire.

— Hé, fiston, lui lança Regence Hooke, le marécage t'accueille en son sein. Ça te convient bien, non ?

Si seulement Regence avait détourné la tête avant de lancer sa dernière vanne, il n'aurait peut-être pas capté le moindre mouvement dans les roseaux. Et même s'il l'avait perçu, quelle importance ? Il y a plein de choses qui bougent parmi les joncs au cœur du bayou. Mais d'habitude, rien dans *ce plein de choses* ne laisse échapper d'exclamation du genre *Bordel de Dieu*, que Hooke était sûr d'avoir entendue dans la végétation. Et même s'il n'avait pas tué quelqu'un un instant auparavant, un homme aussi curieux de nature que le constable Regence Hooke se serait senti obligé d'aller voir qui manifestait une telle désinvolture à l'égard du Deuxième Commandement.

Il s'était passé la chose suivante : Carnahan avait flotté devant la digue affaissée jusqu'à la hauteur de Squib qui avait depuis longtemps abandonné toute idée de chantage et aurait simplement souhaité avoir une paire de chaussures rouges, comme dans *Le Magicien d'Oz*, pour disparaître en claquant des talons. L'expression du malheureux Willard le montrait à

mi-chemin entre un corps bousillé et un corps mort. Son teint devenu pâle et luisant indiquait qu'il était sur le bref chemin menant de l'un à l'autre.

Squib ne parvenait pas à détacher les yeux de l'homme agonisant en se demandant ce qui allait tuer Carnahan dans cette course à la mort, la perte de son sang ou la noyade. Ou peut-être un alligator ? Mais un autre concurrent apparut. Une monstrueuse tortue serpentine creva la surface, tel le dôme tacheté d'un sous-marin, émergeant à une bonne trentaine de centimètres au-dessus de l'eau. Son bec de prédateur, qui claquait dans un mouvement hystérique, arracha de son crâne la peau du visage encore vivant de Carnahan et ce fut à cet instant que Squib s'exclama : « Bordel de Dieu ! »

Il n'avait jamais vu une tortue de ce diamètre, sa carapace de la taille d'une petite voiture, son long cou raide et nervuré, comme la bite que son ami Charles Jr aimait tant exhiber avec fierté.

Les habitants des marécages parlaient souvent de la nature sanguinaire de ces créatures généralement placides, mais ils étaient peu nombreux à en avoir été les témoins directs.

C'était le dernier chapitre pour Willard Carnahan et ses escapades de pirate des temps modernes, mais Squib n'eut pas le temps de voir sombrer son visage écorché vif, car le blasphème qui s'était échappé de ses lèvres l'avait désigné comme témoin et le transformait en cible. Il se releva aussitôt et fonça en zigzaguant comme un lièvre vers l'intérieur de l'île.

Hooke aperçut la silhouette de quelqu'un qui filait sur l'île, la lueur verte d'un smartphone dans sa main. Son visage prit une expression de fureur exaspérée.

— Marie Mère de Dieu, je ne peux pas croire tout ce qui m'arrive aujourd'hui.

Regence Hooke trouvait qu'il avait été un peu trop malmené au cours des douze dernières heures.

D'abord l'épisode d'Elodie Moreau, qui le remplissait d'aigreur, ensuite Ivory l'avait obligé à éventrer son pilote et maintenant, une silhouette indistincte avait filmé toute la scène.

Moyen de pression, pensa Hooke. Ce putain d'Ivory comptait raccourcir la laisse. Il semblait qu'il s'était trompé dans l'évaluation de leurs relations, oubliant qui portait l'insigne. Qui d'autre pouvait être responsable de ça ? Ivory avait insisté sur l'exécution de Carnahan, puis il avait dû poster un quelconque jeune de la bande pour jouer à la *caméra cachée*. Le seigneur de la drogue allait récolter beaucoup plus d'informations qu'il ne s'y attendait s'il regardait cette vidéo.

— Pas ce soir, Ivory, dit Regence Hooke en tapotant son Glock de service dans son holster.

Les coups de feu résonnaient comme du cristal au-dessus de l'eau immobile et il n'y avait rien à faire pour l'empêcher. Mais il était toujours possible de justifier des tirs dans un marécage. Pas une vidéo.

Regence ne gaspilla pas de munitions en tirant au jugé sur la mousse espagnole, il préféra s'avancer avec précaution sur l'embarcadère à moitié pourri jusqu'à son propre bateau et larguer les amarres. Il avait deux raisons de prendre le cabin-cruiser : d'abord, cet idiot d'espion s'était coincé lui-même sur une île, comme un naufragé, et ensuite, il avait dans son armoire à fusils un ou deux jouets qui pourraient lui servir.

Je vais te saigner avec mon fusil à pompe, fiston, pensa Regence, *ensuite, je te finirai à bout portant avec le Glock.*

Tandis qu'il écartait le bateau de l'embarcadère, il songea que ce serait seulement la deuxième fois de sa vie qu'il aurait tué deux hommes dans la même soirée.

Non, attends, Regence. Tu te sous-estimes. L'année dernière en Floride, tu as buté le témoin de l'accusation et le marshall qui le protégeait.

Un type du programme de protection des témoins – pas une cible facile.

Ce sera donc la troisième fois.

C'est bien ça, la troisième.

En temps de paix.

La première fois que Squib fit l'expérience d'un impact de chevrotine, ce fut au moment où il déboulait dans la mangrove de la rive ouest de Honey Island. Il n'était pas dans ses intentions de débouler où que ce soit, mais la chose était apparue brusquement, comme le bord d'une falaise dans un dessin animé de *Bip-Bip et Coyote* : il avançait d'un pas trébuchant le long de ce qui apparaissait comme un sentier et soudain, il s'était retrouvé à découvert alors que Hooke était là, sur l'eau, son fusil chargé prêt à tirer. Squib distingua la mâchoire de Regence Hooke à la lueur rouge de l'extrémité allumée de son cigare et une secousse releva le canon de son arme. Squib sentit un projectile le blesser à l'avant-bras. Rien qui puisse menacer sa vie. À une distance d'un peu plus de cinquante mètres, sa peau ne fut même pas transpercée, mais il en sentirait encore l'impact pendant plusieurs semaines.

Ce n'était pas un tir pour tuer, pensa Squib. Ce salopard me traque.

Le recul du fusil projeta le bateau en arrière, sur l'eau du bayou, forçant Regence Hook à reprendre la manette des gaz, ce qui donna à Squib un instant pour disparaître de son champ de vision, se dissimuler à l'intérieur de la végétation et retrouver son souffle.

Il s'étendit de tout son long sur le dos, sentant la morsure du plomb dans son bras et l'humidité froide du marécage qui lui ratatinait le scrotum.

Putain, comment je vais faire pour sortir de cette île ? pensa-t-il. Si Hooke ne réussit pas à m'avoir, les alligators, eux, y arriveront.

L'odeur de pétrole à la surface de l'eau lui inspira la réponse à sa question.

Autant qu'il pouvait l'imaginer, Squib n'avait d'autre choix que d'attendre. Les visites guidées qui partaient de l'embarcadère de Crawford allaient commencer au lever du jour avec leurs dizaines de touristes avides d'apercevoir le légendaire Homme des Marécages. À ce moment, il serait impossible pour Regence Hooke de lui tirer dessus, avec la foule des smartphones braqués sur lui. Les réseaux sociaux adoraient les vidéos de flic-vidant-son-arme.

Il faut rester invisible et la fermer, comprit Squib. *Aussi simple que ça.*

Mais il savait au fond de lui que cette affirmation n'était que pur optimisme. Regence Hooke était loin d'être un bleu en matière de sports sanglants et il n'y avait guère de chances qu'il fonde en larmes parce que Squib se cachait sur une île.

Cette prévision se confirma quelques instants plus tard lorsqu'un véritable enfer se déchaîna.

La première pensée de Squib fut : *un volcan*, ce qui pourrait paraître idiot, mais il faut dire à sa décharge que, même s'il se prenait pour un dur de dur, il n'avait jamais approché, ne serait-ce que d'un millier de kilomètres une zone de guerre. Il n'avait donc aucun point de comparaison lorsqu'une explosion répandit le chaos autour de lui. Des milliers d'heures passées devant sa PlayStation ne pouvaient lui donner la moindre idée d'une telle réalité.

Le bruit fut épouvantable, un *boooooom* semblable à un tonnerre monta de la terre et s'abattit sur lui en vagues de terreur sonique. De la boue du bayou, des crustacés déchiquetés, des racines de mangrove, des fragments d'ardoise se liquéfièrent, projetés dans les airs comme un voile d'immondices qui retomba sur le garçon en un déluge implacable, imprégnant tous les pores de sa peau. Squib eut l'impression qu'on

l'enterrait sommairement, enseveli par le simple poids des débris qui dégringolaient sur sa silhouette frêle.

Momma ne saura jamais ce qui m'est arrivé, se dit-il et cette pensée le terrifia. Il essaya de crier, mais c'était une erreur car sa bouche se remplit aussitôt de débris. De la boue obstrua ses orbites et même son T-shirt fut lacéré par cet assaut.

Je dois être mort, pensa Squib. *Je ne comprends plus rien.*

Mais, peu à peu, les bouleversements qui agitaient la terre s'apaisèrent enfin et un rire jaillit de l'eau en se mêlant au sifflement plaintif qui résonnait dans ses oreilles. Apparemment, Regence Hooke s'amusait beaucoup.

— Ça te plaît, les grenades offensives, mon petit pote ? lança-t-il. C'est ta tasse de thé ? Je parie que tu as ouvert ta gueule de con, pas vrai ? Et que tu t'es pris une bonne lampée de merde avec des bouts d'écrevisses.

Hooke éclata de rire à nouveau et, peut-être était-ce dû au choc, mais Squib aurait juré qu'il y avait quelque chose d'animal dans sa joie.

— Tous les soirs, pendant les combats, il y avait toujours un pied tendre qui courait la bouche ouverte et qui s'avalait une bonne dose de shrapnel. Les dents cassées étaient plus nombreuses que les os.

Squib jeta un regard entre les joncs. Il se croyait suffisamment camouflé. Regence Hooke s'était assis sur la cabine de son bateau, une arme courte et massive sur les genoux. Ses bottes se balançaient en cognant le pare-brise. Son lanceur de grenades était posé sur ses cuisses comme un animal de compagnie. Squib reconnaissait même le modèle pour l'avoir vu dans *Call of Duty* : un MM-I. Un gros truc bizarre. L'orgue de Barbarie de la mort.

— Une belle nuit, tu ne trouves pas ? Je parie que tu regrettes d'avoir mis les pieds hors de La Nouvelle-Orléans, pas vrai ? Je parie que tu aurais bien aimé qu'Ivory envoie quelqu'un d'autre pour m'espionner.